

AU CAMP DE BUGENDANA (23.07.1996), L'HORREUR QUI RAPPELLE LE CARNAGE RWANDAIS

Mardi 23 juillet 1996

Au camp de Bugendana, l'horreur qui rappelle le carnage rwandais

David Orr, de l'«Indépendant», est le premier reporter européen à s'être rendu, dimanche, sur les lieux du massacre, au camp de Bugendana.

Son récit rappelle ceux du génocide rwandais, en avril 1994 : corps mutilés, membres arrachés, dépouilles carbonisées, bains de sang...

Témoignages de survivants aussi. Celui de Pascasie notamment, blessée et hospitalisée à Gitega : « Nous dormions. Puis, nous avons entendu des coups de feu. Une balle a touché mon bébé et m'a traversé le bras. Les assaillants ont demandé de l'argent. Je leur ai donné des vêtements et dit que je n'avais pas d'argent. Alors, ils ont dit «Tuez-la !» et je me suis enfuie. Ils ont tiré encore et m'ont touchée à l'autre bras. J'ai maculé mon visage de sang et je me suis laissé tomber au milieu de cadavres. C'est comme ça que j'ai survécu ».

Selon plusieurs rescapés, écrit David Orr, les assaillants étaient plus d'un millier. Des Hutus, parfois du voisinage immédiat. Et dirigés par des Hutus rwandais, apparemment membres des ex-Forces armées rwandaises (FAR).

Christophe Parayre, de l'AFP, fait, lui, un récit apocalyptique du camp, hier...

« Les corps se décomposent lentement sous le soleil, en attendant d'être enterrés dans une fosse commune ce mardi. Un peu à l'écart, les cadavres ont été rassemblés et mis à la file. Ils sont enveloppés dans des nattes ou des couvertures. Il y a là beaucoup d'enfants, de femmes, presque pas d'hommes. Les corps portent des traces de machette, de marteau, de hache et d'autres armes blanches. Ils sont là, sous le chaud soleil équatorial, en proie aux mouches. L'odeur est à peine supportable.

Lorsqu'on s'approche, la violence saute aux yeux : un jeune enfant a la tête défoncée, ensanglantée. A côté, peut-être sa mère. Allongée sur le ventre, elle semble somnoler, la tête sur ses bras croisés. Sa peau a changé de couleur, se décompose sous l'effet de la chaleur.

Des têtes, des pieds dépassent des nattes. Le bras d'un bébé semble s'élever vers le ciel azur. Ses doigts sont carbonisés, comme fondus. Comme tant d'autres, il a été brûlé vif. A proximité, un bras, une jambe, un crâne, taillés à coups de machette. La chair est apparente, rouge foncé. A quelques mètres de là, un bulldozer creuse la fosse commune.

Dans le camp, en fait un village comptant une trentaine d'habitations, le silence règne. Les 1.500 rescapés se sont rassemblés, hagards, au centre du village avec leurs affaires : matelas, ustensiles de cuisine... Les maisons sont partiellement détruites, incendiées. Sur les murs, des impacts de balles. Le centre de santé n'a pas été épargné. La majorité des pièces a été incendiée, les équipements détruits. Certaines d'entre elles accueillait des déplacés. Les cendres fument encore. Les murs sont noircis, le sol est tapissé de cendres. Au fond, deux corps, méconnaissables, un petit et un grand, carbonisés.

Dans une autre chambre, à côté de la porte, le cadavre d'un adulte, les membres recroquevillés. Il n'est que partiellement carbonisé. Sous les lambeaux de chair, noircis par les flammes, le squelette apparaît. Les fenêtres du centre, comme de plusieurs maisons, sont munies de barreaux. Une fois les assaillants postés aux entrées, c'est la souricière. Impossible de s'échapper. Devant une porte du centre de santé, une chaussure de sport d'un enfant, blanc et rouge. A l'intérieur, l'autre chaussure, à moitié brûlée. A côté, une flaque de sang séché. Un rescapé raconte : Je me suis caché sous le lit et, quand ça s'est calmé, je me suis enfui.

Sur la route principale, le cadavre d'une vache, les pattes en l'air, tuée d'une balle dans le flanc. L'étable aussi a brûlé. Des enfants jouent à côté des cadavres des ruminants, sur l'armature d'une moto également carbonisée ».